

COMEDIA

DIRECTEUR : JEAN DE ROVERA

146-150, avenue des Champs-Élysées
 Téléphone : 55-88-81
 La nuit : PASSY 00-80
 Le Numéro : 0,30
 Adresser toute la correspondance sans exception à M. le Directeur de « Comedia ».

POLITIQUE ESTIVALE
... FLEURS DE FRANCE !
Loge-express de la Rose

M. Lucien Hubert
 poète-ancien ministre
 et premier vice-président du Sénat

Sans doute parce qu'il témoigne un... M. Lucien Hubert, sénateur, tout particulièrement, la Rose... l'ancien garde des Sceaux

La Rose demeure ma fleur préférée... l'ancien garde des Sceaux

Et la Rose en... l'ancien garde des Sceaux

Le Congrès international du Théâtre... l'ancien garde des Sceaux

Le Congrès international du Théâtre... l'ancien garde des Sceaux

Le Congrès international du Théâtre... l'ancien garde des Sceaux

Le Congrès international du Théâtre... l'ancien garde des Sceaux

Le Congrès international du Théâtre... l'ancien garde des Sceaux

Le Congrès international du Théâtre... l'ancien garde des Sceaux

RESTAURATION

Bon vent ! Les disgracieuses mansardes de Chambord vont disparaître...

Nous l'annonçons l'autre jour... Il nous tardait, néanmoins, de pouvoir en témoigner sur place même.

Voici la Loire. Le site est historique. Jeanne d'Arc, retour de Chinon, passa au pied du riant village de Muilles, dont les maisons fleuries — vraies habitations du jardin de la France — s'étagent au flanc du coteau de la rive gauche du fleuve.

A quelques kilomètres, sur la ligne d'horizon, des arbres. C'est le parc du château de Chambord qui s'annonce. Quelques tours de roues, nous franchissons une porte, et à quelques centaines de mètres — à surprise — un cerf se dresse majestueusement devant nous. Vision du passé, et qui évoque tout de suite à notre pensée les fastueuses chasses à courre royales, véritable cause de la construction de la demeure des bords du Cosson.

Au détour d'une allée, le château de Chambord s'offre à nous dans toute sa splendeur. La merveille de la Renaissance se détache sur le plus beau ciel Blésois, dans une atmosphère de douceur et de sérénité, au milieu du plus déséquilibré paysage de notre pays. L'air est léger, nous sommes au cœur de la France, en un lieu chanté par les poètes, et auquel les Valois ont donné un éclat dont les récits constituent les plus belles pages de notre Histoire.

Des amis de la région nous avaient dit : « Allez à Chambord, vous verrez que l'on travaille pour donner au château son aspect primitif. » En voisin, nous avons suivi le conseil du Tourangeau, fier à juste titre de sa contrée, et nous allons nous rendre compte des améliorations apportées, en 1936, au château de Chambord.

François I^{er} avait fait construire autour de sa royale demeure, des terrasses sur lesquelles il aimait se promener en enlçant la belle et voluptueuse duchesse d'Angoulême.

Plus tard, Louis XIV était venu accompagné de Mazarin, et sous prétexte de construire des logements pour une suite nombreuse, tous les deux y vinrent goûter l'admirable architecture du xvi^e siècle. Des crédits furent trouvés pour couvrir de toitures à comble, brisés les terrasses qui

régnait autour du donjon. Les travaux exécutés enlevèrent toutes les perspectives sur les côtés Sud, Est et Ouest, les mansardes entamèrent les lignes harmonieuses du château.

Les siècles passèrent, les mansardes subsistèrent. Successivement des soldats du maréchal de Saxe, des serviteurs, des gardiens, les occupèrent. Les hommes de goût, les artistes, élevaient des récriminations, rien n'y faisait. Pourtant, en 1892, les mansardes disparurent des côtés Est et Ouest, elles subsistèrent sur la façade méridionale.

1936 verra la fin des mansardes de Chambord. Depuis le 3 août elles tombent sous la pioche des démolisseurs. Par un escalier de pierre du xvi^e siècle nous voici dans la partie abattue sous la direction de M. Lotte, architecte des Beaux-Arts et de son confrère de Blois, M. Robert Oudin. En suivant MM. Mazaud et Furet nous visitons le chantier. A notre gauche, le bétonnière fait le ciment qui recouvrira les terrasses, tandis qu'à notre droite les ardoises tombent d'une toiture assez vermoulue. Quarante ouvriers abattent chaque jour des pans de mur, et vont bientôt s'attaquer au faite de la tour du Chaudron. Le fronton de la porte Royale n'en a plus que pour quelques jours.

Lorsque les feuilles tomberont, il ne restera plus rien des disgracieuses mansardes de Mazarin. Une harmonieuse balustrade de pierre sera reconstituée, et ainsi, lorsque l'on pénétrera dans le parc de Chambord par les portes de Sologne, le château se présentera sous son aspect historique le plus majestueux.

Le soleil va descendre à l'horizon, la bas, derrière la Loire, les murs du château prennent des teintes roses. Comme on comprend le charme de la Touraine ! Instinctivement nous pensons ce reportage au temps des chasses royales du xvi^e siècle. Soudain, un bruit sourd nous tire de notre rêverie. Un avion de la base de Tours survole la célèbre lanterne. On ne peut pas revivre bien longtemps l'époque des litiers et des carrosses.

J. DELINE

Le Congrès international de l'histoire de l'art... l'ancien garde des Sceaux

Le Congrès international de l'histoire de l'art... l'ancien garde des Sceaux

Le Congrès international de l'histoire de l'art... l'ancien garde des Sceaux

UN MINISTRE MODERNE AU MILIEU DES SIENS

Au XIII^e Salon de la T. S. F.

M. Robert Jardillier
 est venu respirer la surnaturelle brise des Ondes

Paul Dermée, P.-J. Laspoyres et E. Aisberg — parfait trio — vous ont emmenés, hier, par la main, à la travers de l'éblouissante féerie du XIII^e Salon de la T. S. F. Promenade organisée sous le double signe de la fantaisie et de la technique, comme il se devait sans doute, mais plus encore que chacun n'avait pu l'imaginer.

Il reste une impression d'ensemble à dégager de cet enchantement. C'est ce qui faisait déjà, hier après-midi, l'objet des commentaires passionnés de la grande foule.

De bonne heure, on se pressait à l'entrée de la Coupole d'Antin, dans l'attente de M. Jardillier, ministre des P.T.T., accompagné de M. Villey, préfet de la Seine, et de M. Robert Taboulet, le grand maître de céans. Le ministre des P.T.T., fort religieusement, écouta la Marcellaise; et tout aussitôt ce fut la vieille traditionnelle des innombrables stands.

Éclatante inauguration, en vérité, à laquelle participaient nombre de parlementaires, généraux, savants, techniciens, vedettes de la radio et du spectacle, et dont l'écho devait se prolonger tard dans la soirée : il y avait tant à voir et à discuter sur place, touchant les incroyables progrès de cette sensationnelle charmuse moderne qu'est la T. S. F. !

Aussi bien, l'épithète « sensationnelle » n'est-elle point ici exagérée. En Amérique, elle serait inévitable en pareil cas. Il faut que nous ayons l'esprit de nous rendre justice à nous-mêmes.

« Dans ce domaine », confiait, hier, à l'un des officiels, notre ami Jean-Emile Bayard, « la France n'a rien à envier à l'étranger. » C'est bien l'avis unanime. Les superlatifs ajoutèrent que le fatidique chiffre treize y est pour quelque chose. Quoi qu'il en soit, le coup est réussi et ceux qui l'ont si admirablement prémédité peuvent en être satisfaits.

Ce XIII^e Salon de la T. S. F. est une véritable débauche de merveilleux. Il est absolument impossible d'en faire le tour en quelques heures. A peine les dix journées durant lesquelles il doit rester ouvert pourront y suffire. La cohorte des profanes à laquelle je me trouvais humblement mêlé, ne peut que tirer le plus utile enseignement d'une telle manifestation appelée, il n'en faut point douter, à un retentissement énorme.

Ainsi le monde va, et l'impossible d'hier devient le jouet de demain. Un brave homme de paysan, tout étourdi d'un premier tour parmi les ondes multisonores et multicolores qui l'avaient assailli dès son arrivée, s'en fut prendre un instant de repos au bar et, tandis que le garçon lui demandait ce qu'il désirait prendre, nous l'entendîmes murmurer :

« C'est le bon Dieu et tous les saints du Paradis qui doivent en faire une tête ! »
 Maurice-J. CHAMPEL

« Le Martyre de Saint Sébastien » ne sera pas joué à Pompéi

Nous avons relaté hier les nouveaux démentis qui viennent de surgir entre d'Annunzio et l'Église à propos du Martyre de saint Sébastien.

À la suite de la protestation du prélat de Pompéi, M. Anastasio Rossi, protestation dont nous avons publié l'un des passages essentiels, les représentations de la fameuse œuvre française de Gabriele d'Annunzio, qui devaient avoir lieu au théâtre romain de l'antique cité les 12, 13, 15 et 20 septembre, ont été reportées à une date indéterminée.

En toute impartialité, on ne peut que déplore un tel incident qui prive le public latin d'un spectacle.

Nous voulons toutefois espérer que lesdites représentations, pour se trouver ajournées, ne seront point annulées et qu'un arrangement interviendra à la satisfaction de tous.

M^{me} Cécile Sorel part pour Varsovie

Le général Rydz-Smigly, à son retour en Pologne, va rencontrer en son pays, une illustre Française : Mme Cécile Sorel. La grande comédienne quittera Paris dimanche, pour jouer à Varsovie, à la demande du gouvernement polonais : le Misanthrope, l'Aventurière, le Demi-Monde et la Dame aux Camélias.

Les manifestations d'art dramatique français ont, sans nul doute, une haute signification politique, puisqu'elles consacrent le renouveau de l'amitié franco-polonaise. Et pourrions-nous choisir plus belle et plus irrésistible ambassadrice que notre victorieuse Cécilimène ?
 M. F.

Un quart de Siècle...
 Ce qu'on lisait dans Comedia le 5 septembre 1911

L'affiche de la Comédie, hier, ne portait qu'un nom de socialiste, le dernier dit : André Brunet ! Ainsi, le jour anniversaire de la proclamation de la République, la Maison ne nous offrait qu'un seul de ses « comédiens ordinaires », les autres acteurs du « Légataire universel » et des « Fourberies de Scapin », tous stagiaires, ne profitant pas encore — d'une façon directe — des libertés du gouvernement !

Cet après-midi, à l'Olympia, première représentation de « Une Princesse chinoise », pièce chinoise en deux tableaux, jouée par Mme Chuzue et sa troupe de trépassés chinois.

Le juge de paix de Sète vient de rendre son jugement dans le procès intenté par M. Brunet, directeur du Bureau, aux musiciens de son orchestre, qui se sont mis en grève depuis le 29 août dernier. Les musiciens sont condamnés à payer à M. Brunet un dédit que le juge de paix a évalué à 108 francs par musicien, plus tous les frais du procès.



LES FAITS DU JOUR

HENDAYE. — La scandaleuse tragédie espagnole continue. Après de furieuses et sanglants combats, l'un a fini par tomber entre les mains des troupes du général Mola. La ville entière est en flammes. Les derniers défenseurs, à l'exception de ceux qui ont pu être sauvés par la frontière française, sont impitoyablement passés par les armes. Dans le centre, nouvelles contradictions, bien que le gouvernement annonce de nouveaux succès du côté de Badajoz, Tolède et To-

ruel. En dernière heure, on annonce que Largo Caballero aurait pris le pouvoir à Madrid.

PARIS. — Un grand défilé du Front populaire a eu lieu hier soir place de la République.

LONDRES. — Ayant réparé l'avarie qui les avait obligés à atterrir en Pays de Galles, les aviateurs Richmann et Merrill ont rejoint Croydon, d'où ils comptent repartir aujourd'hui pour l'Amérique.

DRESDE. — A Oelsnitz, trois mineurs sont ensevelis sous un éboulement.

BERNE. — A Schuepfluh, au cours d'un orage, une famille de sept personnes est emportée par une coulée de boue. On en a déjà retiré deux cadavres.

AIX-EN-PROVENCE. — Sur la route Marseille à Salon, un autocar entre en collision avec un camion; 13 personnes sont blessées, dont 5 grièvement.

LE CAIRE. — Les membres de l'expédition française de l'Himalaya, avec à leur tête M. Henri de Sogno, revenant des Indes, sont arrivés en Égypte où ils vont s'arrêter quelques jours.

LES GRANDES ENQUÊTES DE « COMEDIA »

Avenir du Théâtre Lyrique

(Réponses recueillies par PAUL LE FLEM.)

(Suite)

M. GUSTAVE SAMAZEUILH

N'ayons nulle théorie préconçue, ni dogme intrinsèque, déclare M. Gustave Samazeuilh, compositeur de talent, aussi éloigné des publicités tapageuses qu'appliqué à écrire une œuvre sincère. Il ne croit pas à la faillite d'un génie qui se renouvelle au contact du génie et se renouvelle par des conceptions intéressées. Seul compte le souffle, seul compte l'accord profond de l'artiste créateur avec le sujet qu'il a entrepris de magnifier.

J'ai toujours considéré qu'en art la forme, ou les particularités extérieures de chaque style, loin d'exister en elles-mêmes, pour la commodité des critiques ou des musicologues, sont fonction étroite de l'invention créatrice, et ne valent que par leur appropriation intime au sentiment poétique qui les choisit comme modes d'expression, et dont on a généralement, par le temps qui court, si peu de souci !

Chez les grands maîtres de tous les temps, il recrée sans cesse ces formes, les assouplit à son usage. Nulle théorie préconçue, nul dogmatisme étroit, nulle soumission aux rites d'une mode toujours éphémère n'entravent son essor, car il se soutient aussi fortement par sa voie intérieure, que s'éffritent vite les œuvres dont l'appareil extérieur

n'est pas commandé par la pensée elle-même. Bach, Beethoven, Wagner, tant d'autres encore, ne sont-ils pas là pour nous le prouver, et leur fortune justement glorieuse, pour nous montrer qu'au fond, et quelle que soit la forme employée, pourvu qu'elle soit claire et adéquate à l'idée, seuls comptent, en définitive, le souffle et le pouvoir rayonnant de l'invention créatrice ?

Cette notion de l'évolution infinie de la forme à travers les grandes œuvres de la musique, au contact de la diversité infinie des tempéraments individuels de compositeurs, si l'étude des faits et les rapprochements qu'ils suggèrent l'imposent chaque jour davantage à notre esprit, ne nous conduit-elle pas à l'admettre que sous réserve les noires prédictions qui nous sont faites sur la « faillite » définitive de tel ou tel genre ? Comme s'il ne suffisait pas d'un peu de génie ou simplement d'une véritable nature pour les revivifier ! Des partitions comme le Jardin sur l'Oronte d'Alfred Bachelet et l'Édipe de Georges Enesco n'ont-elles pas en ces dernières années affirmé avec éclat, à l'Opéra de Paris, que le drame lyrique n'est pas aussi mort que veulent bien nous en persuader certains partisans d'un dynamisme dépeupillé qui semble déjà avoir fait son temps, ou de « retours » parfois saugrenus à des musiciens pour lesquels le temps, ce grand classeur de mérites, s'est montré un juge impitoyable ?

J'en suis, pour ma part, persuadé, car la recherche d'une conception en rapport avec les « aspirations » des temps où nous vivons, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne nous mènent guère vers les grandes idées ni les grandes pensées, ne me paraît guère de nature à servir le but d'un véritable ar-

tiste : être en accord avec lui-même, sinon avec le public, qui ne s'avise en général que fort longtemps après, de la valeur d'ouvrages où l'habileté technique et le souci de modernité se subordonnent aux nécessités d'une large poésie, au lieu de se complaire en eux-mêmes, et de se faire valoir pour eux-mêmes, à tout propos — et souvent hors de propos. L'évolution musicale ayant plus d'un caprice inattendu et les créations de l'esprit n'étant, suivant la profonde parole de Paul Dukas, ni des aboutissements ni des points de départ, mais des actes par lesquels un génie s'accomplit ou un tempérament s'exprime, un « retour », conscient et motivé celui-là, de la jeunesse productrice vers certaines leçons d'un vivant passé ne pourrait-il pas marquer, comme cela s'est déjà vu, un pas en avant, et amener le renouveau que vous appelez de vos vœux ?

Il n'est pas défendu d'en accepter l'augure, au cas où les rigueurs de la crise actuelle, si peu favorables à l'éclosion d'œuvres mûries et conçues à loisir, si cruelles même pour l'existence de tant d'artistes de valeur, obligés de consumer leurs forces en des besognes secondaires, vouldraient bien nous laisser un jour quelque répit !

M. JEAN RIVIER

— Oui, nous dit M. Jean Rivier, compositeur dont l'inspiration hardie, nerveuse, mais chez qui le dynamisme n'allie pas l'émotion, il y a divorce entre le théâtre lyrique et l'auditeur. Trop lent, le rythme lyrique n'allie pas l'émotion, il attendit alors que la vie d'aujourd'hui donne l'exemple d'un mouvement. Le cinéma a créé en nous une sensibilité plus active. Le lyrisme musical n'en tient nul compte. Il traîne, traîne... Donnons-lui l'impulsion qui lui manque.

Je crois que la désaffection progressive du public pour le théâtre lyrique vient de ce que ce théâtre ne répond plus au « rythme » général de notre époque au milieu de laquelle il est comme perdu.

Le spectateur supporte de plus en plus difficilement ces actes interminables où tout est « étiré » de façon anormale et qui, bien souvent, m'ont rappelé le cinéma au ralenti.

Le rythme des spectacles actuels doit être vif et « nerveux » pour satisfaire les besoins irrésistibles de notre époque. Cela est vrai, d'ailleurs, pour tous les arts, qu'il s'agisse de littérature, de théâtre, de musique symphonique ou lyri-

La loi ouvrant 4.900.000 francs de crédits aux Théâtres nationaux est promulguée

Le Journal Officiel du 4 septembre publie la loi votée grâce à M. Jean Zay qui ouvre un crédit supplémentaire de 4 millions 900.000 francs pour « couvrir les charges qui résultent pour les théâtres nationaux de l'application des nouvelles lois sociales » et pour l'« exploitation de l'Opéra-Comique ». Ces fonds sont imputés, on le sait, sur les « produits » de la Radiodiffusion.

(1) Voir Comedia du 2 septembre.